

## L'IDÉE DU BEAU.

**D**E toutes les idées qui passionnent les hommes, une des plus attachantes et en même temps des plus fécondes, est sans contredit l'idée du beau.

Idée populaire autant que scientifique, élevée autant qu'attrayante. Elle nous fait jouir de la plus douce vision et les sentiments qu'elle excite en notre âme comptent parmi les plus purs et les plus désintéressés.

L'idée du beau est accessible à toutes les intelligences. Pour le plus grand nombre, s'élever jusqu'à la science est impossible ; les observations délicates et patientes, les spéculations abstraites sont le propre de quelques natures privilégiées. Aucune âme si déshéritée, si ensevelie, qui ne puisse apercevoir le beau, qui ne tressaille, mise en face de lui.

Ajoutez que l'idée du beau tient par un lien étroit aux plus grandes, aux plus hautes idées, à l'idée de vrai, de bien, d'ordre, d'harmonie, de perfection. Ajoutez que, seule entre toutes, elle s'adresse à tout l'homme à la fois, aux sens, à l'esprit et au cœur, au corps et à l'âme. Le vrai, alors même qu'il a été trouvé à l'aide des sens, ne parle qu'à l'intelligence : il est abstrait de sa nature, il ne resplendit pas à travers une forme sensible. Le bien ne parle qu'à la volonté ; il lui tient un langage toujours noble, mais plus d'une fois dur à entendre et d'une rigueur impitoyable à la pauvre sensibilité. Car le bien, c'est souvent le devoir, et le devoir, qui ne l'a éprouvé en lui-même ? c'est presque toujours le sacrifice. Tout cela lui enlève, à nos yeux du moins, une partie de son prix et de son éclat. Au contraire, la contemplation du beau n'a que des charmes ; elle délasse, repose, réjouit.

Ne craignez point qu'elle vienne émousser la pointe de l'intelligence, énerver la force de la volonté. Sans doute, le beau soumet l'âme à l'attrait d'un plaisir vivement senti, et le plaisir, alors même qu'il coule d'une source pure, peut dégénérer en tentation. Mais cette tentation n'en est point une conséquence nécessaire, tant s'en faut ; au contraire, selon la remarque d'un penseur, "le plaisir qu'on trouve à ce qui est beau, ou touchant, ou sublime, fortifie nos sentiments moraux, comme le plaisir qu'on trouve à la bienfaisance, à l'amour, favorise ces inclinations (1)." Quand le beau vient joindre son éclat séduisant au vrai et au bien,

l'un et l'autre ne gagnent-ils pas plus aisément, plus sûrement notre cœur ?

"Les âmes grossières, dénuées à la fois d'éducation morale et d'éducation esthétique, reçoivent immédiatement la loi de l'appétit et n'agissent que selon le bon plaisir de leurs sens. Les âmes morales, mais à qui manque la culture esthétique, reçoivent immédiatement la loi de la raison, et c'est uniquement par égard pour le devoir qu'elles triomphent de la tentation. Dans les âmes esthétiquement épurées, il y a de plus un autre mobile, une autre force, qui plus d'une fois supplée à la vertu quand la vertu est absente, et qui la rend plus facile quand on la possède. Ce mobile, c'est le goût. Le goût exige de nous de la modération et de la dignité ; il a horreur de tout ce qui est anguleux, dur et violent... Écouter la voix de la raison jusque parmi les tempêtes de la sensibilité, et savoir imposer des bornes à la nature jusque dans ses explosions les plus brutales, c'est, comme chacun sait, ce qu'exige déjà le bon ton, lequel n'est autre chose qu'une loi esthétique : c'est ce qu'il exige de tout homme civilisé. Eh bien, cette contrainte que s'impose l'homme civilisé dans l'expression de ses sentiments lui confère déjà un certain degré d'autorité sur eux... Or, ce qui rompt la violence des mouvements affectifs ne produit encore, je le veux bien, aucune vertu... Mais cela fraye au moins la voie à la volonté pour se tourner du côté de la vertu... Toutes ces inclinations matérielles et ces appétits brutaux qui souvent s'opposent à la pratique du bien avec tant d'opiniâtreté et de fougue, le goût esthétique en a débarrassé notre âme : et à leur place il a semé en nous des inclinations plus nobles et plus douces qui se rapportent à l'ordre, à l'harmonie, à la perfection : et bien que ces inclinations, par elles-mêmes, ne soient point des vertus, elles ont au moins quelque chose de commun avec la vertu : c'est leur objet. Ainsi désormais, si c'est l'appétit qui parle, il aura à subir un contrôle rigoureux par devant le sens du beau : et si c'est la raison qui parle et qui nous commande les choses conformes à l'ordre, à l'harmonie, à la perfection, non seulement elle ne rencontrera plus d'adversaire du côté de l'inclination, mais elle y trouvera le concours le plus actif (2)."

P. VALLET,

Professeur de philosophie au séminaire d'Issy.

(1) Schiller, *Esthétique*, c. 1.

(2) *Op. cit.*, De l'utilité morale des mœurs esthétiques.